

Louis Caillé

Sombres rêves



Autour de moi la forêt s'étend à perte de vue, il fait tellement sombre que je distingue à peine les arbres, mais je crois reconnaître des sapins. Je dois être en montagne, mais comment ai-je fais pour me retrouver ici ? Ça n'a aucun sens... La dernière chose dont je me souviens c'est que... Non je ne me rappelle rien. Je cherche aux alentours un indice qui pourrait m'indiquer où je me trouve, cependant il fait trop noir. En levant les yeux au ciel je remarque que les branches me cachent complètement la vue, impossible de savoir s'il fait jour ou nuit, or je suis persuadé que c'est le

crépuscule. De plus il n'y a aucun bruit, tout est plongé dans le silence. Je baisse mon regard et découvre que je ne suis vêtu que d'un fin pantalon en tissu gris et d'un débardeur bleu pâle. Mes pieds sont nus. Malgré ma tenue légère je ne ressens ni le froid, ni le chaud, je n'éprouve aucune sensation. Le vent ne fait pas voler mes cheveux, l'odeur de la sève n'assailit pas mes narines et mes yeux distinguent tout, pourtant aucune chose n'est à voir.

Je me mis à marcher, sans prendre de direction particulière, je vais là où mon instinct me conduit. Sous mes pas les brindilles se brisent et les feuilles se froissent, la forêt s'étend à perte de vue. Toujours plus loin, toujours plus grande, toujours plus sombre. Le temps s'écoule sans que je ne puisse dire si ça fait des minutes ou des heures que je déambule dans cette obscurité. Un hurlement de

bête parvient jusqu'à mes oreilles et parcourt tout mon corps en provoquant un frisson à travers tout mon être. Mon cerveau se met à marcher au ralenti et je me trouve dans un état de stupeur, tout ce qui m'entoure devient encore plus sombre. Le mal semble s'étendre, il recouvre le peu de lumière qu'il reste et me plonge dans le noir total. La panique m'envahit mais je n'ai aucun endroit où me réfugier. Je prends donc la direction opposée à la provenance du son et marche le plus vite possible que je peux en essayant d'éviter les arbres, non sans mal. Je trébuche sur les racines, les écorces égratignent mes bras et les hurlements... Les hurlements continuent de déchirer mes tympans, ça devient insupportable. Je tente d'atténuer le bruit en me bouchant les oreilles, mais maintenant il semble émaner de ma tête. Je débouche dans une petite clairière

parsemée de plantes violettes à feuilles palmées, des aconits tue-loup.

Au centre de cette plaine se trouve un loup de près de deux mètres avec un pelage d'un blanc immaculé, sans aucune trace de boue ou autres. Sa fourrure neige fait contraste avec la couleur des fleurs qui l'entourent. C'est assurément cet animal qui a poussé le cri qui m'est parvenu. Ce cri perçant et inhumain. La bête relève sa tête et plante ses yeux d'un vert d'émeraude dans les miens, et elle retrousse ces babines pour laisser paraître ces crocs. Je sens les battements de mon cœur ralentir, mes jambes tremblent et je serre les poings pour tenter de contrôler ma frayeur, mais rien n'y fait je m'écroule par terre. Une odeur désagréable émane des plantes qui me donne le tournis. Sans m'en rendre compte, le loup se rapproche à petits pas, avec calme et assurance. Une fois tout

près, je sens sa présence et relève la tête. Il est là, juste devant moi. Son souffle caresse mon visage, il a une haleine qui empeste : un mélange d'excréments et de poils brûlés. Que peut-il bien me vouloir ? Pourquoi ne pas en finir tout de suite en me déchiquetant le cou ? Il approche sa gueule et je me redresse sur mes genoux pour m'éloigner un maximum de lui. Sa truffe humide se dépose sur mon front et un éclair apparaît dans ce ciel sans nuages. La lumière apparut se reflète dans les yeux de la créature et lui donne un air de malice. Mes yeux se ferment d'eux-mêmes, toute la tension que j'ai accumulée en entrant dans la clairière se relâche et mon esprit sombre dans les tréfonds de mon âme.

La lumière et les ténèbres semblent batailler, mais le mal triomphe toujours. J'entrevois à travers ce qui me semble

être une serrure de porte un petit garçon. Il est habillé d'une salopette en jean avec un trou au niveau du genou gauche, il porte aux pieds des baskets pleines de boue, ses cheveux bruns sont coupés court et ses yeux... ses yeux ne reflètent aucune vie. Des larmes s'écoulent sur son visage jusqu'à ces lèvres qui sont fendues en un immense sourire qui laisse paraître ses dents, avec de chaque côté deux canines comparables à des lames de rasoirs. Il porte son index à sa bouche et m'ordonne le silence, il me tourne le dos et part dans la direction opposée à la mienne. Au fur et à mesure de son avancée il devient plus qu'un petit point dans mon champ de vision. J'observe alors l'habitable où il se trouvait : un parc tout verdoyant, avec en son milieu une passerelle de terre où une masse de fleurs multicolores se mélangent pour former un arc-en-ciel. À gauche se tient un banc

en bois usé, orné de graffitis illisibles, avec à son côté une poubelle qui déborde de détritrus de tous genres. Au fond, derrière le massif, un jeu pour enfants cache une partie du soleil qui descend dans le ciel sans nuages. L'aménagement est composé d'un toboggan en aluminium et d'une toile d'araignée pour permettre d'y accéder. L'endroit est entièrement vide. Soudainement une voix résonne dans ma tête.

– Le bonheur n'est que mensonge, la souffrance n'est que vérité. La Terre est l'Enfer, et la mort en est l'échappatoire. Le Mal est et sera pour toujours.

Les paroles continuent avec un ton qui n'est ni aigu, ni grave. Humain et inhumain. Aucune voix ne peut être semblable, aucun adjectif ne peut la définir.

La pelouse prend alors feu, les flammes s'étendent en quelques

secondes et atteignent le filet qui s'embrase. Le feu consume tout. La fumée qui s'en dégage rend les contours flous, tout n'est que rouge, orange et gris. La voix devient inaudible, et ma lucidité décline pour qu'au final je ne sois plus.

Mes yeux s'ouvrent sur le ciel étoilé. Au-dessus de moi la lune brille, elle est pleine et dégage une aura apaisante. Il me faut un certain temps pour analyser la situation, je suis allongé sur un sol parsemé de plantes toxiques, à mon côté un loup majestueux. Mon corps refuse de bouger, tandis qu'en haut les nuages commencent à arriver. Des nuages noirs et menaçants. Ils se placent devant le satellite naturel et la clarté qui s'en échappait, disparaît. Ma vue s'adapte rapidement à l'obscurité, je devrais pourtant ne rien pouvoir voir. À ma droite la bête n'est plus blanche... Non, elle a maintenant le poil noir. Son regard